

<b>Zeitschrift:</b>	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
<b>Herausgeber:</b>	Société fribourgeoise d'éducation
<b>Band:</b>	86 (1957)
<b>Heft:</b>	11
<b>Artikel:</b>	De l'école facile au travail scolaire : évolution de l'éducation américaine
<b>Autor:</b>	Schneider, Douglas H.
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-1040503">https://doi.org/10.5169/seals-1040503</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# De l'école facile au travail scolaire

## Evolution de l'éducation américaine

par DOUGLAS H. SCHNEIDER

Lorsque l'homme se préoccupe essentiellement de défendre sa vie, tout en arrachant à une nature encore indomptée les quelques arpents nécessaires à la subsistance de sa famille ; lorsqu'il doit — dans une nation jeune encore et sans législation sociale — bâtir sa fortune par ses seuls moyens, il se soucie peu d'une éducation raffinée. Pour le père de famille le rôle de l'école se limite à l'essentiel : apprendre à lire, à écrire et à calculer, donner aux enfants les armes indispensables pour la lutte, et cela le plus vite possible. Ensuite... au travail ! Donc point de subtilité dans le choix des matières enseignées, encore moins dans celui des méthodes d'enseignement. Telle fut l'éducation américaine à ses débuts.

Le recrutement des Colonies de la Nouvelle Angleterre, d'ailleurs — ces six Etats qui devaient devenir une pépinière de maîtres et de maîtresses d'école pour le pays entier — n'était pas de nature à favoriser la formation de théoriciens de l'enseignement. Profondément religieux, intègres mais durs, les premiers éducateurs américains puisaient à la source biblique et surtout à l'Ancien Testament. Nombreux sont les jeunes Américains des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles qui ont entendu les paroles de l'Ecclésiaste : « Ne t'abstiens pas de corriger l'enfant, car si tu le frappes avec des verges il ne mourra pas. Tu le frapperas avec des verges et délivreras son âme du malin. » Une discipline assez dure régnait, et parents comme éducateurs eussent tenu pour insensé le père de Montaigne qui entendait « éllever son âme en toute douleur et liberté, sans rigueur ni contrainte ».

Ces méthodes étaient adaptées aux besoins de l'époque. Elles ont produit des générations dures au travail, réalistes, peu portées à la spéculation. Elles ont également, par leur universalité, contribué dans une large mesure à l'unification du pays. Au sortir de l'école publique l'immigré de la veille avait reçu en partage les mêmes préceptes que les fils et petits-fils de colons établis depuis deux cents ans dans le pays.

Soudain, il y a une trentaine d'années, ces principes furent bouleversés. La sévérité avait vécu. La liberté de l'enfant, la « démocratie » au sein de l'école devinrent les mots d'ordre. La personnalité devait se développer, dussent les études en pâtir. Les Montessori, les Pestalozzi trouvaient audience. L'enseignement public semblait prêt à sacrifier le savoir au bien-être de l'enfant, à son adaptation à la vie, à son équilibre au sein de la société.

Il semble que les années qui suivirent la fin de la première guerre mondiale aient été déterminantes : c'était une époque d'expansion et de facilité. Les adultes souhaitèrent que la jeunesse de la nation participât à ce bien-être nouveau. A cette fin, les programmes s'allégeaient, la sélection devenait moins rigoureuse. Des branches faciles remplaçaient des disciplines anciennes et comptaient pour l'octroi du diplôme-sésame de fin d'études secondaires.

Les disciplines de feu le professeur John Dewey, philosophe de l'éducation nouvelle, ont, par milliers, essaimé du Teachers' College (école normale supérieure) de l'Université Columbia à New York, diffusant à travers le pays les principes révolutionnaires que l'on peut résumer ainsi :

— Le maître doit établir un rapport entre les événements quotidiens de la vie de l'enfant et les matières qu'il enseigne ; il doit en tirer parti dans ses cours, plutôt que de se fier à des exercices de mémoire et à une instruction abstraite.

— C'est en agissant lui-même que l'enfant apprend le mieux (*learning by doing*). Il faut que donc le maître capte la bonne volonté de l'élève, sans chercher à imposer sa propre autorité. L'idéal est d'arriver à une collaboration « démocratique ».

— La punition, voire la simple semonce, sont « anti-démocratiques » et risquent de produire chez l'enfant un traumatisme psychique ou, pour le moins, un état de découragement. Aux sanctions sont préférables la discussion et la persuasion amicales.

— Il convient de juger tout élève en fonction de ses capacités personnelles et non selon des normes pré-établies. Par conséquent, les notes, la moyenne, le classement sont indésirables. Les examens sont périmés.

Le renversement de la situation économique (1929) ne modifia pas cette orientation. L'abandon des vieilles méthodes semblait définitif. Et les tendances « progressistes » ont conservé leurs défenseurs jusqu'aujourd'hui. Leurs théories mettent l'accent sur l'épanouissement de l'individu, dégagé (pour employer un certain jargon plus ou moins psychanalytique fort en honneur entre les deux guerres) de tout « complexe » et de toute « inhibition ». L'éducation ne prétend plus inculquer le savoir pur, mais former des générations de jeunes gens heureux, adaptés à la vie sociale de leur pays et de leur temps. Si l'érudition en souffre, tant pis. La connaissance est un moyen et non un but.

Quant à la discipline, elle est franchement mal vue. Et si le libre épanouissement de la personnalité juvénile gêne les aînés, que ces derniers s'inclinent ; ils doivent s'effacer devant les générations qui montent, et qui comptent. Cette révolution, beaucoup de parents américains y ont applaudi : certains l'ont trouvée trop violente et ont déploré la disparition de certaines valeurs auxquelles ils attachaient du prix. Mais tous y ont vu un état de choses nouveau sur quoi il serait difficile de revenir.

Cependant, une réaction se dessine depuis quelques années. Les Américains ont pris l'habitude de voyager hors de leurs frontières. Diplomates, hommes d'affaires, membres des forces armées, boursiers et professeurs ont eu l'occasion de comparer aux leurs des techniques et des genres de vie différents, ont pu apprécier les résultats humains de méthodes très éloignées de leurs propres conceptions.

D'autre part, si l'on pense aux spécialistes et aux chercheurs solidement instruits qu'exige notre ère de progrès techniques, on comprendra que l'éducation américaine soit, sans éclat mais de façon sûre, en passe de revenir à des méthodes plus rigoureuses.

En de nombreuses écoles secondaires, les élèves avaient encore dernièrement le droit de choisir presque entièrement à leur gré les matières qu'ils désiraient étudier. Désormais, à peu près la moitié des programmes sera obligatoirement consacrée aux mathématiques, aux sciences, à l'anglais et aux « sciences sociales » (histoire, géographie, étude des institutions). Plus de la moitié des écoles secondaires du pays ont organisé des sections spéciales où les élèves brillants peuvent donner libre cours à leurs dons sans s'attarder auprès de leur condisciple moins doués. Initiative qui eût été considérée, il n'y a guère, comme résolument « anti-médiocratique ». Certaines écoles du premier degré font une expérience identique :

autrement dit, la loi du « plus petit commun dénominateur » a perdu le rôle décisif qu'elle jouait dans l'enseignement américain.

Les bulletins classiques, eux aussi, connaissent à nouveau les faveurs des parents qui désirent savoir non seulement comment leurs enfants utilisent leurs capacités, mais comment ils se comportent par rapport aux autres. De Chicago, de Californie, de New York, berceau des méthodes « progressistes », les rapports convergent. D'un commun accord, éducateurs et parents réhabilitent les méthodes anciennes. L'orthographe et la grammaire l'emportent de nouveau sur « le comportement social » ou le jardinage. Selon les statistiques de l'U. S. Office of Education, environ 5000 élèves des écoles primaires apprenaient en 1941 une langue étrangère. En 1955, ils étaient 271 000. Les écoles secondaires reviennent aux leçons à apprendre et aux devoirs à faire à la maison, pratique quasi abandonnée entre 1925 et 1950.

Il ne faudrait pas en conclure que toutes les innovations scolaires de l'entre-deux guerres, soient en voie de disparition. Il est peu vraisemblable que l'éducation américaine redevienne jamais purement livresque. Les activités parascolaires — journal de l'école rédigé et imprimé par les élèves, débats, clubs cinématographiques, chorales, activités sportives, etc. — ont acquis définitivement droit de cité.

Mais il est admis maintenant aux Etats-Unis que pour être un citoyen utile, il faut respecter certaines disciplines et, non sans effort, acquérir les bases fondamentales du savoir, sans lesquelles les plus beaux diplômes ne servent à rien. Car notre époque rejette l'à peu près et n'admet plus l'amaturisme.

(UNESCO.)

## Deux nouvelles cartes historiques

La Maison Kümmel et Frey, bien connue pour ses nombreuses et magnifiques publications dans le domaine cartographique, vient de ménager une agréable surprise aux contrées romandes en leur offrant une édition française de la carte historique de la Suisse. Jusqu'à maintenant, on ne possédait que l'édition allemande faite, il y a un demi-siècle, par le Dr Oeschli, en collaboration avec le Dr Baldamus de Leipzig.

La Maison Kümmel et Frey vient aussi d'éditer, mais entièrement en français, *Mille ans d'histoire de l'Occident*, carte dressée il y a quelques années par un savant allemand, le Dr Riemeck, et publiée par la Maison Flemming, de Hambourg. Cette carte murale est divisée en neuf parties :

1. L'époque de Charlemagne. 2. Le temps des Ottons (X<sup>e</sup> siècle). 3. A la disparition des Hohenstaufen (1250). 4. Les guerres de religion (XVI<sup>e</sup> siècle). 5. Au sortir de la guerre de Trente Ans (1648). 6. A la fin de la guerre de Sept Ans (1763). 7. Après le Congrès de Vienne (1815). 8. L'époque de l'impérialisme européen (1878). 9. Au sortir de la première guerre mondiale (1919).

Grâce à son ingénieuse disposition, cette carte permettra de suivre avec autant de facilité que d'intérêt les transformations subies par l'Europe tout le long de son histoire comme aussi l'évolution des divers Etats qui l'ont composée au cours des âges.

Sans doute, les établissements d'enseignement secondaire des contrées romandes se procureront ces deux nouvelles cartes et les professeurs d'histoire seront enchantés de pouvoir les utiliser.